

# La lumière après les ténèbres de la peste

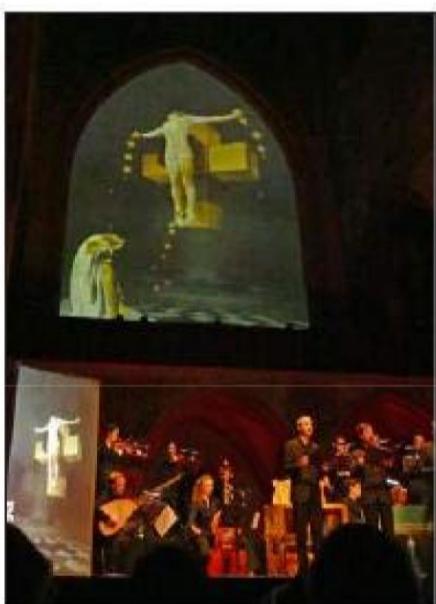
À quelques jours de la renaissance pascale après les ténèbres du Vendredi-saint, l'ensemble Agamemnon a plongé les Dominicains dans la sombre période de la peste à Hambourg.

Jean-Marie Schreiber

Centre culturel de rencontres, les Dominicains de Guebwiller n'en finissent pas de proposer des rendez-vous artistiques souvent improbables, avec comme point commun l'union du son et de la lumière, la musique étant illustrée par une création audio-visuelle. Le problème est de trouver un juste équilibre entre les deux. C'était le cas avec *Renaissance* où le décor numérique était en parfaite harmonie avec la prestation musicale. Ça l'était moins avec *Lux in tenebris*.

## Une composition visuelle remarquable qui détourne l'attention

Certes, la composition visuelle était remarquable. Un travail d'orfèvre. L'animation des personnages de Brueghel, de Jérôme Bosch et de ceux de Salvador Dalí laissait pantomis. À tel point que l'on finissait même par oublier la musique. D'où la question : la musique devait-elle ac-



« Corpus Hypercubus » de Salvador Dalí.  
Photo L'Alsace



L'ensemble Agamemnon de François Cardey.

Photos L'Alsace/Jean-Marie Schreiber

compagner les images, comme au cinéma en quelque sorte, ou les images devaient-elles illustrer la musique ? En l'occurrence, l'image prenait le pas sur la musique. Elle devenait trop prenante. L'animation des tableaux de Brueghel, Bosch et de Dalí était-elle nécessaire à ce point ? Était-elle d'ailleurs vraiment nécessaire ? Abondance de biens ne nuit pas, dit le proverbe. En l'occurrence, si.

Certes, direz-vous, on est en pleine époque baroque, synonyme d'une certaine richesse, voire d'une surcharge artistique. Jérôme Bosch n'est pas baroque, c'est un primitif flamand, qui a bien vécu un siècle avant Franz Turner. Un siècle séparent donc l'image et la musique. L'essentiel n'est pas là. Son « enfer » peut fort bien illustrer l'enfer vécu par les populations victimes de la peste. Mais les répétitions alourdissaient le concert. Nous n'allons pas passer en revue l'ensemble des can-

tates et leur adéquation avec les tableaux. Les premières se suivent dans une certaine unité de temps, les seconds vont de la fin du Moyen Âge au surréalisme du XX<sup>e</sup> siècle. Il n'y a pas d'incompatibilité entre les deux, si ce n'est comme dit précédemment, que les images écrasaient un peu trop la musique.

La musique, justement. L'ensemble Agamemnon de François Cardey nous a plu. Mais l'importance du visuel a fait que l'on n'a pas écouté de la même manière que lors d'un concert traditionnel. Aussi, il quittait parfois un peu le baroque pur pour quelque chose de plus contemporain.

La construction de l'ensemble du programme suivait une ligne logique. On aurait pu sous-titrer les chants. Mais cela aurait sans doute encore un peu plus dispersé l'attention. Un texte assez bref était projeté sur l'écran du chœur, avant chaque

pièce musicale, expliquant de façon concise le choix des peintures par rapport à la musique.

Ces cantates ne font appel qu'à des solistes, une soprano, Alice Kamezky, pas très baroque, un contre-ténor, ou altiste, Yann Rolland, un ténor, Davy Cornillot, et une basse Marc Busnel, la soprano montant sur le jubé, devant la tête « raphaélique » éclatée de Salvador Dalí pour la cantate de Tunder, et dialoguant avec la basse depuis la nef, dans la première des trois cantates de Matthias Weckmann, conformément aux indications du compositeur : pour accentuer sa solitude après la mort de deux amis, la soprano doit être loin des autres musiciens.

Le concert avait été précédé par une fort intéressante présentation par Cécile Roth-Modanese, animatrice du patrimoine dans le cadre du Pays d'Art et d'Histoire, sur la « sale peste ».